

CE DONT ON SE SOUVIENT



ОНО ШТО СЕ ПАМТИ
ОНО ШТО СЕ ПАМТИ

NINA ŽIVANČEVIĆ

EXTRAIT

Traduit du serbe par Slobodan Ivanović

2018

EGYPTE

J'ai plusieurs fois voyagé en Afrique et j'y ai même habité à deux reprises, mais c'est l'Égypte, reine de tous les berceaux antiques, que j'ai le plus appréciée de tout ce vaste continent. L'occasion d'y aller m'en a été donnée bon nombre de fois : si le premier voyage, qui reviens ma mémoire, fut le plus beau et le plus poétique, le dernier – juste avant l'explosion du Printemps arabe – fut quant à lui le plus dur et le plus pénible. Le plus contraignant socialement. Avant qu'ils aient pu prendre le pouvoir, les Frères musulmans avaient déjà proclamé leur programme religieux, par l'intermédiaire de muezzins et par leurs annonces incessantes, dans les minarets de mosquées improvisées, dispersées tous les cinquante mètres le long des rives du Nil, le long des berges du Caire à Assouan. C'était comme si Amenhotep et Amon, et tous les autres dieux des temps immémoriaux avaient disparu sans laisser de trace, où les sourates sans fin, récitées simultanément par les haut-parleurs du minaret, rappelaient un sinistre et précurseur opéra, composé par un répétitif postmoderne proche de Philip Glass. On ne parlera pas de ce voyage.

Mon premier voyage fut terriblement romantique. Après une vingtaine d'années d'absence je marchais de nouveau sur la terre de « Mon Afrique » que j'avais quittée jeune dans des conditions dramatiques ayant contracté la malaria. Je riais des auteurs qui, comme Karen Blixen, essayaient de décrire cette terre. Que pourrait encore dire un colonisateur sur cette civilisation ancienne qui nous a tous bercés ? A cette époque, un journal local m'avait envoyé sur « le terrain », afin de suivre à distance le développement de la première guerre en Irak, en Égypte tout semblait « calme », mis à part ces soldats indispensables, unités rassemblées « pour le cas où... » le long des routes menant à la mer Rouge et au mont Sinaï ; et puisqu'il n'y avait

pas de conflit armé en Egypte, j'ai pu pleinement me consacrer en cachette à cette « civilisation immémoriale ».

CAIRE – LOUXOR - ASSOUAN, 1990

Je me suis retrouvée au Caire à la fin du mois d'août, jusqu'à un peu plus au Sud, dans les mémorables localités d'Assouan et de Louxor, cités immémoriales. Au sujet de la guerre irako-égyptienne, chaque Arabe me fit un geste enjoué de la main, presque négligeant : toute l'histoire et la culture de ce pays étaient issues d'une compréhension mystique de la vie et de la croyance maghrébine, projection du destin. Une des résultantes de cette affirmation fut la naissance de l'histoire suivante. Lorsque nous arrivâmes à Louxor, sur la rive droite du Nil, antique capitale de Thèbes, il apparut à l'évidence que les temples avaient plus été détruits ici par les incursions chrétiennes et musulmanes que ceux que nous avons visités en amont sur le Nil. Le plus ancien temple de Louxor, originellement érigé pendant le règne d'Amenhotep III dans un sanctuaire encore plus ancien, était dédié à Amon, à la déesse Mout, et au fils d'Amon, Horus, dieu de la Lune.

Si Akhenaten, seigneur-anarchiste, avait transporté une grande partie du temple vers la nouvelle capitale Amarna, le grand guerrier Ramsès II avait, plus tard, fait reconstruire ce temple. Illustre homme de l'Egypte d'autrefois (mesurant pas moins de 1,80 mètre), il décora le temple de Louxor tout entier de sculptures et reliefs, avertissements où on le voit vaincre d'indomptables seigneurs hittites et servir d'exemple à toute autre menace potentielle. Dans l'entrée du temple, se trouvait une colonnade de sphinx à têtes de béliers, tout comme dans le temple de Karnak autrefois lié au temple de Louxor par cette même colonnade (2.5 km). S'y situaient également autrefois deux obélisques (de taille avoisinant les 24 et 26 m), « appartenant aux Français » qui en ramenèrent un, mais sans succès pour le second. D'ailleurs, tout le monde se disputa ce pauvre temple pendant des siècles : Ramsès II fit démolir les statues d'Aménophis III (Amenhotep III), désormais grande cour de

Ramsès II décorée de jolies statues d'albâtre du jeune roi Toutankhamon, ainsi que de bas-reliefs qui représentent des scènes du cortège traditionnel, pendant la fête d'Opet, de Louxor à Karnak. De cette salle on parvient à la cour d'Amehnotep III, aujourd'hui encore ornée de doubles-colonnades peintes en couleurs vives. Derrière cette cour se trouve un hypostyle, converti en église justinienne au IV^e siècle après J.-C., aux reliefs emplâtrés, repeints de fresques représentant la vie de Saints. Aujourd'hui, la majorité de ces fresques sont écaillées, abîmées, révélant ainsi les reliefs d'Amenhotep III, toujours préservés des aléas du temps.

L'Histoire de l'Égypte est une affaire de couches : souhaitant un retour à la vraie trace de l'Histoire, j'ai prudemment congédié le guide touristique, et après une courte promenade matinale dans Louxor, pris la décision d'y retourner seule l'après-midi de ce jour-là.

A mon arrivée au temple d'Amon-Rê à Karnak, d'étranges vents se mirent à souffler ; la nuit tombait, alors je me hâtai de trouver les temples que je cherchais – celui du dieu Ptah et de sa femme, la lionne furieuse Sekhmet, ainsi que ceux de Montou, de Mout et de Khonsou. J'étais restée plus d'une demi-heure dans le temple démoli de Ramsès III. Le sentiment qui m'y envahit n'avait rien à voir avec celui de la matinée. L'atmosphère y était mystérieuse, étrange et effrayante. Déjà le vent soufflait sinistrement à travers ces ruines et temples abandonnés et soulevait le sable rouge du désert jusqu'à 2 mètres de haut. Je lançai un regard vers le nord, derrière la dernière ruine du temple d'Amon. Seules quelques petites mottes d'herbe du désert et quelques dunes s'étendaient là, tachetées de traces d'ânes et de chevaux. Je me souvins qu'un Arabe, plus tôt dans la journée, m'avait envoyée dans cette direction, à la recherche du temple du dieu Ptah près duquel, prétendument, était le temple de Montou. – De Ptah je savais qu'il était le dieu des écrivains, des artistes et des artisans, supposément le créateur du monde, un magicien, l'Hermès égyptien, mais de Montou j'ignorais tout. Mon guide anglais stipulait « le temple de Ptah mérite une vi-

site, si pareille aventure est possible », c'est-à-dire, lorsqu'il est accessible aux visiteurs. Je regardai ma montre. Il était 16h30.

Les derniers rayons du Soleil mourant pénétraient par les énormes pilons du temple d'Amon. Arriver jusqu'ici et ne pas trouver le temple de Ptah, ma divinité littéraire, ma divinité préférée, eut été le comble, voire tout simplement drôle ! Je regardais autour de moi afin de trouver un guide local toujours prêt à aider monnayant un bakchich mais d'eux, aucun signe de vie ; ils devaient être déjà tous rentrés chez eux. Durant mon tour, au-delà de la plus grande dune où s'étendait un éboulement, j'aperçus au pied de la colline suivante un petit groupe d'hommes en burnous bleu foncé vêtus qui me firent signe de la main et m'appelaient. Je sautai des dunes et courus les rejoindre et demandai : « Montou ? » « Ptah ? » L'un d'entre eux voulut savoir d'où je venais, et que je sois Yougoslave le mit apparemment de belle humeur puisqu'il me prit alors par la main pour m'emmener au temple verrouillé, dont je suppose qu'il était garde.

Il ouvrit un vestibule, puis me fit entrer dans une cour entourée de seize colonnes, où s'étendaient trois chapelles, de plus en plus sombres à mesure qu'on y avançait et toutes trois verrouillées. Je m'arrêtai net. À ce moment-là j'oubliai tout ce que le guide disait, mon instinct me dictant de ne plus avancer. Pourtant, l'Arabe insistait : « Vas-y, tu dois le voir ! » Son regard brillait d'une étrange lueur, ou peut-être était-ce simplement mon impression du moment. Il me fit entrer dans la première chapelle où il y avait une statue assise décapitée de Ptah, à côté d'Amon, divinité phare de l'ancienne Egypte. Puis l'Arabe me dirigea vers la chambre verrouillée à droite de la première. Il en déverrouilla la porte : dans cette petite cellule aucune lumière ne subsistait. Je regardai vers les hauteurs ; bien qu'une petite entrée d'air au plafond laissât présager la lumière – tout était plongé dans l'obscurité. De cette chambre émanait une odeur lourde d'encens et de bougies, et en son centre trônait une énorme statue de la déesse Sekhmet en colère, la lionne qui offrit à l'humanité le cadeau de la maladie, de la peste, de la fa-

mine ! Unique au monde, sa statue de culte ne se trouvait qu'au temple de Ptah, où j'étais maintenant, transie de peur, étourdie d'encens, les genoux flagellant, avec un Arabe qui criait avec force : « Palpe lui le cœur, elle te portera chance ! »

Oh, pensai-je en toute témérité dans la naïveté de l'aube de mes trente ans, il ne me reste pas grand-chose à perdre – et je touchai son cœur glacé, recouvert du rocheux drap de basalte noir.

Je voulus sortir immédiatement de la chapelle. A cet instant je compris que le culte de la déesse était toujours vivant, qu'il perdurait sous une nouvelle forme, que peut-être il n'avait jamais cessé de vivre, caché de notre regard occidental.

Et si Sekhmet s'était vengé de moi, non-initiée, pour le sacrilège que j'avais commis en son temple, et si ma présence avait profané l'espace que j'avais pénétré ? Toutes ces légendes de malédictions des pharaons me venaient à l'esprit, mon sentiment qu'il ne fallait pas visiter (= profaner) ces temples m'était déjà acquis, intangible. D'où m'était donc venu ce désir de revisiter le site de Karnak et de rechercher les temples interdits, d'où me venait cette nécessité de les photographier ? Et tandis que j'y réfléchissais en sortant lentement de la chapelle, je trébuchai, mes lunettes tombèrent et je m'accroupis en même temps que l'Arabe afin de les ramasser – son visage se transforma-t-il en un masque malveillant ? Elles étaient tombées au pied de la déesse – ténèbres doublement obscures. Nous sortîmes finalement. Ayant reçu un coquet bakchich, il m'emmena ensuite juste à côté – comme pour racheter son erreur – au temple de Montou, où il y avait une statue en restauration, celle de Montou, dieu de la guerre.

C'était en 1990. La statue fut bientôt « restaurée », mais dans ma patrie qu'on appelait autrefois la Yougoslavie.

Je disparus vite de ce temple, et ce fut presque au pas de course que je revins au temple d'Amon. Une trentaine de minutes seulement s'étaient écoulées depuis le moment où j'avais traversé cette première dune en direction du nord. A cet instant, vous pourriez déjà affirmer que toute personne normale eut re-

broussé chemin pour quitter les lieux au plus vite. Néanmoins, une force invisible me poussait à parcourir le labyrinthe du temple d'Amon, maintenant délaissé par ses derniers visiteurs – désert totalement déserté. Pour reprendre courage, j'allumai mon petit walkman et je me détendis, encouragée par la divine voix de la diva Callas. Un peu plus tard, j'aperçus le joli visage anglo-saxon d'un jeune homme qui semblait lui aussi visiter les temples, au même temps que moi. Je n'étais donc pas la seule touriste en ce lieu ; je m'approchai de lui avec réserve et demandai s'il savait où était le lac Sacré que j'avais entraperçu ce matin-là et qui m'avait paru très intéressant. Il fit un geste de main vers la droite et, semblable au Lapin blanc d'*Alice au pays de merveilles*, répondit brièvement : « Derrière ce mur. » Je me dirigeai de ce côté, me retournai, mais il ne me suivait pas.

Je continuai dans cette direction et m'égarai irrémédiablement. Je n'atteignis pas le lac du Scarabée mais me retrouvai entourée de laids colosses décapités de Ramsès II et de pierres aux reliefs semi-effacés, illisibles, ornés de têtes de cobras et d'autres déplaisants scarabées. Je retournai à la grande cour festive de Thoutmosis III où j'avais laissé le jeune homme inconnu, et sous le même porche se dévoila un grand Nubien qui se proposa de m'accompagner jusqu'au fleuve. Je lui avouai ne plus avoir aucun bakchich à offrir, et il me fit un gentil signe de la main pour m'inviter à le suivre vers un endroit où je pourrais photographier l'unique statue en albâtre de la reine Hatchepsout et de sa suite. Nous montâmes un escalier vissé jusqu'au sommet du temple qui, alors complètement démoli, se trouvait à l'ouest du lac Sacré. Comme la nuit était déjà complètement tombée, j'imaginai ne pas pouvoir photographier le monument sans flash, mais afin de ne point décevoir mon gentil hôte, j'appuyais sur le déclencheur, la pellicule étant déjà presque finie. Le Nubien, qui marchait vite et qui grimpait avec une agilité de chat, me saisit soudainement la main et dit : « Je vais te montrer quelque chose d'extraordinaire, que tu dois voir. »

C'était comme si le temps s'était arrêté et que j'étais déjà ensorcelée, ce qui était probablement le cas, je le suivis de très près, pendant que mon cœur aux battements de pierre pulsait.

Il me paraissait si pur que rien de mauvais ne pouvait m'arriver. Nous arrivâmes à cet endroit que le guide appelait « la porte de l'Est » et qui était, comme il disait, « impossible à monter ».

Nous nous y perchâmes. Le Nubien m'aida, il me fit la courte échelle, il me poussa, jusqu'à ce que nous parvînmes au sommet où, à dix mètres de hauteur, se dessinait une petite chapelle avec une très belle statue de Toutankhamon, pharaon prématurément décédé. Son visage délicat d'enfant taillé dans l'albâtre jaune semblait intemporel. Mon guide s'approcha de la statue et posa sa main sur sa tête, puis sur son épaule, marmonna quelques prières dans sa barbe avant d'embrasser la statue – il me paraissait complètement fou et il me sembla qu'il n'y avait plus aucune échappatoire à cette nouvelle situation. Puis il se tourna consciencieusement vers moi et me demanda de réciter une courte « prière minute » au pharaon, ce que je fis, la main posée sur cette épaule de pierre, comme si je tenais l'invisible symbole de vie, l'ankh.

Et ensuite, nous glissâmes du mur. En descendant, il me montra le relief de la grande protectrice des temples, Hatchepsout, qui était apparemment la divinité du foyer du Nubien.

« Hatchepsout, Hatchepsout ! », criait-il pendant qu'il m'accompagnait sur le sentier de la sortie. Il m'affirma vivre et dormir exclusivement dans les temples désolés de Karnak et n'avoir pour vivre que le pourboire que lui laissaient les touristes. A la sortie de Karnak je haussai les épaules et répondis que je n'avais même pas dix piastres. Je n'avais rien, absolument rien, lui dis-je en lui montrant l'état de mes ongles ; il sourit et eut un nouveau geste de la main. Nous devînmes amis, et déjà sur Karnak, à ce moment précis, la nuit était tombée.

*

* *

Vingt ans plus tard, alors que j'étais clouée au lit par une maladie « chronique et grave », il vint à mon fils unique, alors jeune écolier et aujourd'hui virologue distingué, une idée pour me guérir, une méthode radicale : « Maman, si tu survis », il parlait à peine, « tu dois me promettre que nous irons ensemble en Egypte, que tu retourneras au temple de la déesse Sekhmet et que tu lui demanderas gentiment de te pardonner cette infraction impie dans son sanctuaire. » Et la chose arriva – mon dernier voyage à Louxor incluait maintes offrandes de fleurs et de fruits pour cette déesse maléfique sur son autel sombre au côté duquel les Frères Musulmans chantaient en chœur des hymnes sinistres. Depuis lors, et aujourd'hui encore, on dirait que la déesse accorde un peu de paix à ma maison, mais peut-être s'occupe-t-elle déjà trop des actes contre lesquels le monde entier proteste.

Première édition en serbe : 2017